

ROBERGE, MARTINE et CATHERINE LEMAY. *Fred Pellerin. Un artiste entre conte et humour*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2024, 251 p. ISBN : 978-2-7663-0301-4

Aurélien Boivin

Volume 22, 2024

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1114205ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1114205ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boivin, A. (2024). Compte rendu de [ROBERGE, MARTINE et CATHERINE LEMAY. *Fred Pellerin. Un artiste entre conte et humour*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2024, 251 p. ISBN : 978-2-7663-0301-4]. *Rabaska*, 22, 370–373.
<https://doi.org/10.7202/1114205ar>

qui l'habite. En ce sens, il est vrai, comme le remarque Page, que l'homme déambule dans une « forêt de fins renards » (p. 9) et qu'il n'y a pas de corbeaux si brillants soient-ils qui ne lâcheraient leur fromage pour un leurre.

L'action de Christian Page, en cette époque de complotisme débridé, est salutaire et elle s'inscrit dans la lignée d'un Serge Larivée (*Quand le paranormal manipule la science*) ou d'un Michel De Pracontal (*L'Imposture scientifique en dix leçons*), car elle est révélatrice d'un certain fonctionnement de l'esprit humain. Karl Popper (*La Logique de la découverte scientifique*) nous a appris que la science ne dit pas le vrai, mais chasse l'erreur, et que la seule manière de démontrer qu'une théorie scientifique est véridique est d'essayer de la fausser (réfutabilité). Tant qu'elle résiste à cette tentative, elle peut être considérée comme vraie jusqu'à ce qu'une expérience en amoindrisse la portée ou en révèle l'inanité. Page est un zététicien de la trempe d'un Henri Broch (*Devenez sorciers, devenez savants*) et il faut s'en réjouir.

BERTRAND BERGERON

Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

ROBERGE, MARTINE et CATHERINE LEMAY. *Fred Pellerin. Un artiste entre conte et humour*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2024, 251 p. ISBN : 978-2-7663-0301-4.

Quiconque a suivi la carrière de l'ethnologue Martine Roberge, spécialiste reconnue du conte et de la légende, ne sera pas étonné qu'elle se soit arrêtée à l'œuvre de Fred Pellerin, le « conteur émérite » de Saint-Élie-de-Caxton. N'avait-elle pas publié entre autres une étude remarquable dans *Voix et images* (n° 137, hiver 2021), « Perspectives ethnologiques sur l'art du conte : du texte à la performance du conteur », dans laquelle elle s'attarde à deux conteurs québécois célèbres : Michel Faubert et Fred Pellerin, celui qu'elle appelle « le conteur de village » ? Qu'elle ait décidé, en 2014, de mettre sur pied un projet de recherche sur ce dernier conteur avec une associée, Catherine Lemay, qui fut son auxiliaire de recherche, et de publier une étude ethnolinguiste solidement documentée sur ce conteur, rien n'était plus normal pour rejoindre non seulement les fidèles de Pellerin mais aussi un vaste public, car l'étude est écrite dans une langue agréable et facile d'accès. Point n'est besoin d'être linguiste ou sociologue pour apprécier un tel ouvrage, voire le dévorer.

Les deux autrices proposent une incursion, que je qualifierais d'intime et de profonde, dans l'univers d'un auteur-créateur qui n'a guère mis de temps à atteindre la renommée, – j'allais écrire la célébrité –, tant en raison des nombreuses tournées de spectacles qu'il a présentés sur les scènes d'ici et d'ailleurs

pour rejoindre et satisfaire un public qui l'adule, qu'en raison des intrusions réussies dans le monde de la littérature, en particulier celui du conte et de la légende. Le but qu'elles poursuivent est clairement énoncé : « Cet ouvrage se veut la synthèse d'une œuvre en plein déploiement et la toute première intrusion dans l'univers de celui qui s'est fait connaître comme conteur, puis comme ambassadeur de son village – Saint-Élie-de-Caxton, Mauricie – qu'il a su mettre sur la carte » (p. 7). Fred Pellerin est aussi un passeur culturel qui n'a rien ménagé au cours de sa prolifique carrière pour faire connaître son village, microcosme du Québec, sa culture, sa langue.

D'une richesse inestimable, l'étude porte sur les cinq recueils publiés entre 2001 et 2013, soit *Dans mon village, il y a belle lurette* (BL, 2001), *Il faut prendre le taureau par les contes* (PTC, 2003), *Comme une odeur de muscle* (COM, 2005), *L'Arracheuse de temps* (AT, 2009) et *De peigne et de misère* (PM, 2013), et englobe aussi les CD des cinq spectacles, qui ont à chaque fois précédé l'édition en recueil, les DVD des quatrième et cinquième recueils. Le corpus est donc formé au total de 160 récits, de 33 récits enregistrés et de 13 récits et 10 chansons des DVD. Ainsi, le projet, les autrices ont raison de le préciser, est fort complexe et singulier. Que les lecteurs et lectrices soient rassurés : il est bien mené et suscite son lot d'intérêt !

L'ouvrage est divisé en quatre chapitres, d'à peu près égale longueur, qui rendent compte de l'œuvre de Pellerin, jusqu'en 2014. Avant d'amorcer cette étude, Martine Roberge avait accepté de faire l'« Éloge de Fred Pellerin », qu'elle a lu à l'occasion de la remise d'un doctorat honorifique au conteur, le 14 mai 2014, lors de la collation des grades de la Faculté des lettres et des sciences humaines de l'Université Laval, et qu'elle a eu l'heureuse idée de publier au début de l'ouvrage. Ce texte témoigne de son attachement et de son admiration pour le conteur.

Le premier chapitre, « L'art du conte selon Fred Pellerin », propose une analyse narrative du corpus, savamment décortiqué d'un recueil à l'autre. Les autrices s'attardent à la structure des récits (les séquences et épisodes, l'enchâssement, les rôles et fonctions des personnages, le moteur de l'action, la morale, sans oublier les liens qui unissent le conteur à ses lecteurs et spectateurs). Ces récits relatent des histoires en lien avec le village natal du conteur, d'abord celle de la Belle-Lurette, puis celle de Babine, le fou du village, et de l'homme fort Ésimésac Gélinas, celle de Méo, le « (dé)coiffeur » du village, de Toussaint Brodeur, le marchand général... On sait déjà que la grand-mère du conteur y est omniprésente d'un recueil à l'autre, les contes du premier recueil débutant toujours par la même phrase : « Ma grand-mère disait... », ce qui, selon les deux autrices, assure l'autorité du conteur et le relie au conte traditionnel. Elles précisent encore les divers procédés du conteur

et ses sources d'inspiration en faisant référence aux gens de son village pour assurer sa crédibilité auprès de ses lecteurs et spectateurs.

D'ailleurs, le deuxième chapitre, « Étude approfondie des procédés qui caractérisent l'œuvre du conteur en contexte de performance », met l'accent sur cette connivence que le conteur cherche à établir avec son public, surtout des spectateurs, recourant encore à divers procédés, tels la répétition, l'intonation, la rupture volontaire de son récit à l'occasion, l'ellipse... Les autrices se sont attardées, dans les cinq spectacles, à relever les passages – il y en aurait 1 329 – visant justement à susciter leur adhésion par l'humour, répondant à la question : « Qu'est-ce qui fait rire chez Pellerin ? » S'inspirant de la classification du spécialiste de l'humour Patrick Chenaudeau, elles ont identifié cinq types de jeu (sémantique, référentiel, énonciatif, performatif et linguistique) identifiant, pour chacun, les procédés pour assurer la complicité du conteur avec son public. Et elles n'ont pas oublié d'apporter une pléthore d'exemples pour appuyer leur argumentation.

Le chapitre 3, « L'expression pellerinesque couchée sur papier », est consacré aux procédés d'écriture, cette fois, chez Pellerin, contribuant à alimenter l'humour. L'approche à l'écrit est autre ou différent qu'à l'oral. À nouveau, le lecteur a droit « à une analyse exhaustive des procédés qui, dans le discours écrit, sont susceptibles de contribuer également à la création d'un effet humoristique » (p. 118), exemples ou preuves à l'appui. Six niveaux (ou catégories) d'analyse sont privilégiés, comportant chacun diverses figures reposant souvent sur un élément précis de la langue ou du texte, soit : *phonographémiques* (sonorité des mots, graphie, mots analogues, etc.), *morphiques* (manipulation de la structure d'un mot, création de mots-valises, barbarismes, néologismes), *sémantiques*, le plus important et le plus complexe dans l'œuvre, selon les autrices (images, périphrases, pléonasmes, doubles sens, etc.), *syntaxiques* (portant non pas sur un mot ou syntagme, mais sur une phrase, comme par exemple, « pas humainement parfait mais parfaitement humain » et les solécismes), *narratifs* (reliés aux récits et non à un élément linguistique, tels l'anachronisme, l'hyperbole, l'anaphore...) et, enfin, *pragmatiques* (rapport entre les signes et les situations de communication avec le public). Quant à la parlure du conteur dans son rapport avec l'humour, elle fait l'objet d'une longue analyse, ce qui permet d'identifier et d'analyser les divers procédés que le conteur met de l'avant pour rejoindre son public, que ce soit en recourant à la déconstruction ou à la création de mots nouveaux, qu'il ne considère pas comme des fautes de langage, loin de là, lui qui veut transmettre ses histoires dans une langue vivante, que son public connaît et qu'il façonne au gré de son imagination. Il multiplie intentionnellement les barbarismes, les impropiétés, les solécismes – on a le nombre de chacun

de ces procédés. Bref, ce chapitre conclut sur plusieurs constats importants de l'œuvre de Pellerin.

Dans le dernier chapitre, « Les références culturelles, ou la rencontre du local et de l'universel », les autrices procèdent de façon méticuleuse au relevé, dans les cinq recueils, et à l'analyse d'un lot de références culturelles dans le but de faire ressortir leurs principales caractéristiques et fonctions. Certes, selon les autrices, il n'est pas facile de classer, analyser, compiler des données sur un élément aussi pluridimensionnel que la référence culturelle et une des constantes de l'humour chez Pellerin. Non seulement elles y sont parvenues, mais encore elles ont aussi pu juger le degré d'humour que cette référence génère auprès du public, selon, entre autres regroupements, l'emplacement dans le texte, le degré d'explication (les définitions utiles au lecteur), les catégories culturelles de référents (langue, religion, culture savante, selon diverses disciplines : littérature, histoire, cinéma, musique et chanson, etc.). Bref, le bagage culturel de Pellerin est vaste, comme le prouvent une foule d'exemples apportés dans ce chapitre.

Il faut savoir gré aux deux autrices d'avoir persisté pendant toutes ces années pour livrer une étude d'une telle qualité, qui permet de faire le point sur la richesse et la valeur de l'œuvre de Fred Pellerin, qui a fait son petit bonhomme de chemin au gré des spectacles qu'il a livrés et des livres qui nous ont enrichis. « [D]igne descendant d'une grande tradition de "jaseux" », « grand rapporteur de la parole collective et des rumeurs de son village » (p. 220), le talentueux conteur a su conquérir une foule de gens en développant, en créant même sous leurs (nos) yeux « un univers unique » (*ibid.*). Et il n'a pas fini de nous épater, avec ses histoires bien ancrées dans nos traditions, notre culture, notre langue, notre patrimoine, en somme.

AURÉLIEN BOIVIN

Université Laval (Québec)

ROUILLARD, JACQUES. *Le Mythe tenace de la Folk Society en histoire du Québec*. Québec, Éditions du Septentrion, 2023, 149 p. ISBN 978-2-89791-480.

Ce livre nous interpelle à plusieurs égards. La première page à peine effleurée, on se demande déjà d'où vient cette persistance d'un mythe qu'on croyait déboulonné et qui sont ces « influenceurs », dirait-on aujourd'hui, à la source comme à la récurrence de cette dénomination de *Folk Society* appliquée au Québec. Or le mythe, on le sait, tient du récit, dans lequel s'imbriquent des croyances et des représentations ; elles s'inscrivent dans la durée, sans que l'on puisse toujours déceler les possibles liens qu'elles entretiennent